Copyright FEDEPSY.ORG
Document PDF généré le 20/06/2013

Honte, culpabilité, angoisse : Le rapport à l'angoisse dans l'évolution de la cure.

Freymann J.R., Lemler D. (09/01/2007)

Jean-Richard Freymann[1] : Nous entamons ce troisième parcours sur la question de notre recherche sur « Honte culpabilité, angoisse » et, tout d'abord je remercie Daniel Lemler[2] de se prêter, cette fois-ci non pas à quelque introduction ou échange mais bien plus d'être là pour lancer la nouvelle voie d'abord de cette question. Il est tout à fait prêt à un échange sous d'autres formes et c'est cela, je crois, qui peut nous permettre de penser un peu les choses autrement. Cela n'a pas été entièrement des vacances pour moi, entre Noël et Nouvel An, car j'ai relu tous les exposés faits les deux années passés. Ce n'était pas sans un certain plaisir, car la forme dialoguée met en évidence d'une part les points d'opposition qui surgissent mais aussi la manière dont le fil se dégage au fur et à mesure concernant cette question extrêmement complexe de « honte, culpabilité angoisse ». Comment faire une première synthèse de cette question ? Je vais vous le dire assez simplement, j'avais un problème entre la poule et l'œuf, celui de savoir qu'est-ce qui était premier ? Était-ce la honte, la culpabilité ou l'angoisse ? Qu'est-ce qui, analytiquement, serait premier ? J'ai eu la réponse cette nuit. Vous voyez cela arrive, les rêves, cela sert à quelque chose, je ne vous dis pas pourquoi tout de suite. Il apparaît assez clair que, sur le plan analytique, c'est la culpabilité qui est première, en tout cas sur le mode freudien. Il n'y a pas de doute là-dessus. Dans l'approche freudienne, c'est net dès les lettres à Fliess dont nous parlerons certainement un de ces jours. On ne peut aborder ces trois affects qu'en regard de la question du complexe d'œdipe et du complexe de castration référés à la question de la névrose. C'est là qu'il faut qu'on soit clair. Après bien sûr vous pouvez faire des cheminements différents et tomber sur la question de la culpabilité non névrotique, en particulier la culpabilité mélancolique ou sur la question de la honte qui s'articulerait — cela a été dit de différentes manières — au stade du miroir, donc des choses qui apparaîtraient préœdipiennes. Certes. Mais il n'empêche que, si on suit le cheminement d'une analyse qui avant tout concerne tout de même la question du névrosé, c'est du côté de la culpabilité inconsciente que les choses démarrent. Dans ce triptyque « Honte, culpabilité angoisse », pour le dire de manière un peu radicale, si on se pose la question de savoir à quelle instance renvoie chacun de ces termes, on dirait la chose suivante :

© En ce qui concerne la culpabilité, l'affaire est avant tout une affaire de surmoi, ce qui n'est pas une petite affaire parce que toutes les remarques que j'ai entendues à la suite de l'abord du surmoi c'est que l'instance surmoi ne suffit pas. Se pose la question de savoir qui est-ce qui incarne ce surmoi ? Est-ce l'individu lui-même, est-ce le discours ambiant, est-ce l'Autre ? Vous êtes à chaque fois obligé de différencier le surmoi en tant qu'instance et en tant que celui qui en est le messager ou la victime. Il y a donc là tout un cheminement qui reste à faire.

© En ce qui concerne la question de la honte la référence qui est revenue sans cesse et qui est primaire ou première c'est la question de l'idéal du moi que j'opposerais pour l'occasion et comme primat à la question du surmoi — ce qui n'est pas évident dans tous les textes. L'idéal du moi, là, se situe comme une instance différenciée de la question du moi où, je vous le rappelle, le surmoi dès « L'introduction du narcissisme » est le bras séculier du rapport entre le moi et l'idéal du moi. Là, la question de la honte se réfère à l'idéal du moi en tant qu'instance symbolique ; elle va impliquer non pas tant la question de la voix comme c'est le cas dans tout ce qui tournera autour de la question de la culpabilité mais la question du regard. La question du regard a été beaucoup travaillée ces deux dernières années ainsi que la manière dont le désir tient à ce qu'il en est du regard.

Ce n'était pas évident — et là, on ne fait que commencer et l'on va voir ce que cela donne au niveau de la pratique, la pratique de l'analyse par rapport à la question de la honte, on va y venir — mais la question de la honte dans son devenir pose de nombreux problèmes. Se pose la question du vécu honteux renvoyant à une situation ponctuelle et la question de la position honteuse qui est, par exemple, une position de victime, d'esclave ou d'élève, c'est-à-dire cette position ne se confond pas avec le moment de honte. Ce moment de honte est très difficile à définir. On pourrait le dire de la manière suivante : la honte surgit au moment où vous ne vous conformez pas, et vous n'êtes pas sans le savoir, à l'idéal de l'autre. Vous chutez, dans ce moment-là, dans ce que vous supposez être l'idéal de l'autre. Il attendait que… vous supposez cette attente, et dès lors ne pas s'y conformer ou prendre à cent quatre-vingts degré la position différente renvoie à la question de la honte.

© Et enfin, la question de l'angoisse qui est, là aussi, le thermostat ou le thermomètre du devenir de la cure. Pourquoi ? Par rapport au fait que la question de l'angoisse dès lors qu'elle est posée, non pas phénoménologiquement mais analytiquement, se situe — chez Freud c'est déjà présent mais très différemment sous la forme des différentes théories sur l'angoisse, mais depuis Lacan elle est articulée à la question du désir de l'autre et à la question de l'objet petit a. À la limite l'angoisse apparaîtrait comme le Was Ist Das du rapport du désir au sujet. C'est une manière dans son évolution d'y voir un peu plus clair.

Je voulais rajouter — on fera un schéma une autre fois, pour l'instant je laisse la page blanche — que si on cherchait un peu sous la forme d'un tore comment articuler la culpabilité la honte et l'angoisse, on mettrait deux boucles. Une première extérieure qui a à voir avec la question de la logique de l'amour, c'est-à-dire que ces trois notions ne trouvent des articulations que dans ce qui tourne autour de l'amour, de l'amour de transfert et dans la question du transfert tout court, car vous ne pouvez pas les penser, du côté de l'analyse, sans les supposer dans le cadre de l'évolution d'un rapport au transfert. C'est ce pas qu'on va essayer de faire à partir de cette année. Cela va être le pas le plus difficile qui va

entraîner un peu plus d'angoisse, sous une certaine forme, car on ne va pas pouvoir du fait qu'on va se référer à la pratique même si on est toujours dans des fictions cliniques, on va se retrouver dans des positions différentes, si bien qu'on ne pourra ni publier ni mettre sur le site sauf éventuellement des extraits. Nous laisserons à l'auteur le soin de décider, même si ce sont des fictions. Notre lieu deviendra donc un peu plus intime en ce sens que nous allons essayer de mettre à l'épreuve tout ce qu'on a déjà dit mais dans la genèse de la cure analytique. On a planté le décor, mis en place un certain nombre de concepts. Les clés, on les a, à peu près. Il s'agit maintenant de les entourer d'une porte et d'essayer de voir comment ces clés peuvent fonctionner à partir du travail qui est le notre et par rapport à une position. Cela, c'est ce qui est le plus dur à faire passer par rapport au fait qu'on ne se situe plus uniquement dans la synchronie et dans des coupes longitudinales ou transversales mais on va se situer dans un travail extrêmement délicat qui nécessite un travail d'écoute en tant que tel, dans ce qu'il en est de l'évolution de la diachronie du devenir, devenir du symptôme, devenir du sujet, devenir par rapport à la question du désir.

Quelques mots encore concernant ma démarche dans l'affaire.

J'ai toujours pensé que le travail d'enseignement par rapport à l'analyse, même s'il n'y a pas d'enseignement de l'analyse, fait partie du travail de l'analyste. Pourquoi ? Parce que je ne vois pas pourquoi l'analyste n'est pas tenu, lui, de rendre compte, peu ou prou et à sa manière, de son rapport à la pratique. Pourquoi s'épargnerait-il d'avoir à en témoigner ? Pour moi, l'enseignement fait partie de cela. La différence c'est qu'il ne s'agit pas d'un enseignement direct ni d'un effet de transmission direct, c'est quelque chose du genre de ce qui est amené par Lacan :« Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner ? ». Vous ne pouvez pas le dire simplement, vous êtes obligés de créer des espèces de dialectiques. Je n'utilise pas le mot éthique qui me fait un peu peur car il me fait penser à ce que disait Lucien Israël « Parlez-moi d'éthique, vous parlez de perversion », mais je crois que cela fait partie de son travail de rendre compte de sa pratique, non pas de manière directe mais de manière indirecte, par ricochet comme au billard américain où vous avez la boule qui vient taper dans une autre boule qui elle-même vous rend maboule. Ce n'est pas quelque chose qu'on peut, je crois, s'épargner. Ensuite on peut chanter sur le contexte, que le monde, il est fichue, que tout est pourri, que les méchantes TTC sont là. Ensuite on peut rajouter des rengaines contemporaines, cela marche très bien, cela fait jouir, c'est super. Mais il faut bien savoir que parler de psychanalyse est quelque chose qui est resté dans le domaine privé. On a eu la chance nous en France d'avoir de grands moments où cela a été bien diffusé mais Freud n'a jamais rigolé vraiment. Au moment où il a commencé à pouvoir gagner sa vie avec ça, ont débuté d'autres ennuis, en particulier de santé. Mais c'est un autre débat.

Si je dis cela c'est qu'il y a un temps qu'on prépare maintenant qui est la question du rapport à la pulsion qui est tout de même le point qui, à un moment donné, ne peut pas être évité. C'est, à mon avis, le point ultime mais au sens des ultimes, si cela existe, de l'analyse. À un moment donné, tôt ou tard, vous avez les pulsions qui vous reviennent à la figure ou ailleurs. Si vous êtes très académique, vous avez la chance de terminer votre analyse sur la question des pulsions, sur le comment vous vous positionnez. Si vous avez un peu moins de chance tôt ou tard le corps va parler par le biais de ces pulsions ou vous faites un petit épisode de perversion aigu autour de ces pulsions. Disons que c'est une histoire qui ne rentre pas dans l'académisme fut-il analytique. Cela, c'est pour l'année prochaine, mais nous allons tout de même dans ce sens. Si vous allez dans le sens d'interroger le travail sur les cures, sur le devenir des cures alors nous abordons la question quasiment originelle de l'analyse : qu'est-ce que c'est qu'une pulsion ? Qu'est-ce qu'il en devient ? Pourquoi a-t-on besoin de refouler tout cela ? Pourquoi est-ce à ce point épouvantable ?

Tout cela pour dire que pour moi c'est une quatrième boucle. Comme je ne suis pas mort tout de suite j'ai la chance d'en faire une quatrième. Tout le monde n'a pas cette chance.

La première boucle, puisqu'on va parler de pratique on peut parler de son rapport à l'analyse, le premier temps était celui de l'inhibition et de la honte qui conduit en tant que tel à la question de la demande d'analyse et c'est à ce moment-là que j'ai écrit ce qui me semble le plus complexe et à quoi je ne comprends plus grand chose, c'est par exemple « les parures de l'oralité »[3]. Si vous cherchez mon analyse, elle est là-dedans. D'une complexité lacanienne incroyable et autour de l'anorexie. Pourquoi l'anorexie ? L'anorexie comme question sur le rapport ultime au désir.

La deuxième boucle est la question du symptôme et de la culpabilité qui a conduit à « Introduction à l'écoute »[4] et tout ce qui concerne les fantasmes du devenir analyste. C'est la période académique : je savais un bout sur ce que c'était la fin de l'analyse. Maintenant je suis beaucoup plus ennuyé… Cela ne s'arrange pas avec les années d'analyse. J'étais assez content parce que j'avais quelques repères. Je faisais la différence entre fin de cure, fin d'analyse, première boucle, deuxième boucle, sixième boucle. Maintenant c'est devenu beaucoup plus compliqué.

Et alors il y a un temps qui est après la fin de cure qui est un temps auquel je vous conseille d'arriver parce que c'est tout de même une chance si on y arrive : c'est le temps du dire. C'est un temps où l'on n'en a plus rien à faire de savoir comment les autres vont recevoir ce que vous allez dire. La honte, la culpabilité, l'angoisse c'est très bien mais c'est surtout pour l'autre qu'il se débrouille avec sa jalousie, sa haine, son amour. C'est un moment où vous dites, à votre manière, et vous n'arrivez pas très bien puisque le symbole et l'objet perdu on n'arrive pas à les mettre ensemble, mais c'est un temps où vous lâchez quelque chose de votre rapport au désir, pas du désir lui-même. Et c'est là où j'ai été conduit à la question de « L'amer amour »[5], à la question de « La frérocité »[6], à la question de « La naissance du désir »[7] et en dernier lieu « L'éloge de la perte »[8] dont on parlera peut-être un peu. Je vous disais plus haut que, sur la boucle extérieure de notre triptyque, je mettrais l'amour, l'amour de transfert, et le transfert lui-même, et sur la boucle intérieure je mettrais la question de la perte. C'est-à-dire que le sujet se constitue dans cette sorte de double boucle, ce double huit intérieur, déchiré entre les questions de l'amer amour et les questions de l'éloge de la perte. L'éloge de la perte, c'est d'arriver à produire ce mouvement qui fait que la perte tant crainte et tant haïe devient un éloge, c'est-à-dire où vous mesurez que la seule manière de produire du dire, c'est que cette perte puisse être supportée. C'est un véritable retournement à cent quatre-vingts degrés. L'endroit même qui était le plus angoissant, l'endroit de l'angoisse majeure, de la panique du Schreck, à cet endroit-là, à cent quatre-vingts degrés, vous allez produire la place de cette perte qui elle-même vous donnera peut-être une chance de créer quelque chose.

Daniel, merci d'être venu.

<h1 style="TEXT-ALIGN: left; TEXT-INDENT: 0cm; MARGIN: 12pt 0cm 3pt" align="left">Daniel Lemler :
</h1>
<h1 style="TEXT-ALIGN: center; TEXT-INDENT: 0cm; MARGIN: 12pt 0cm 3pt" align="center">L’angoisse, un baromètre de la cure
</h1>
<h2 style="TEXT-INDENT: 0cm; MARGIN: 12pt 0cm 3pt">Angst vor etwas
</h2>
« Toutes les fois qu'il y a de l'angoisse, il y a quelque chose qui est cause de cette angoisse ». Comme Freud le reprendra dans I.S.A. : « Angst ist Angst vor etwas », l'angoisse n'est pas sans objet ; ce que nous reprendrons ultérieurement avec LACAN.

FREUD fait la distinction entre les 3 termes Furcht, Angst, et Schreck, qui ont été traduits réciproquement par peur, angoisse et effroi, et l'enseignement que nous pouvons tirer de cette distinction. « Il me semble, dit FREUD dans la 25e leçon d’introduction à la psychanalyse, que l'Angst se rapporte à l'état et fait abstraction de l'objet (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sans objet), tandis que dans la Furcht (peur), l'attention se trouve principalement concentrée sur l'objet. Le mot Schreck me semble en revanche avoir une signification toute spéciale, en désignant notamment l'action d'un danger auquel on n'était pas préparé par un état d'angoisse préalable. On peut dire que l'homme se défend contre le Schreck par l'Angst. »

Ainsi l'angoisse signal, évitant son propre développement sous la forme du Schreck, serait alors ce qui prévient de la confrontation avec le Ding, la Chose.

<h2 style="TEXT-INDENT: 1cm; MARGIN: 12pt 0cm 3pt">De l’etwas freudien à l’objet a de Lacan
</h2>
Lacan va interroger cet etwas freudien. Dès l'entrée du séminaire sur l'angoisse, les choses sont clairement mises en place :

L'angoisse est un affect qui surgit lors de certaines confrontations critiques du sujet avec le désir de l'Autre. En effet, si nous suivons FREUD dans ISA, l'angoisse-signal, qui se produit dans le Moi, concernerait un danger interne. Il s'agirait donc d'un signal en présence d'un danger interne pour le Moi. Or Lacan, entre autre par le biais de la topologie, remet en question cette notion « d'interne ».

Il introduit ainsi l'angoisse d'abord comme manifestation spécifique à ce niveau du désir de l'Autre comme tel. Ce qui est à saisir comme la conséquence de la dépendance originelle du sujet par rapport à l'ordre des signifiants.

Ce reste en tant qu'il est la chute de l'opération subjective, nous y reconnaissons l'objet perdu : c'est ce à quoi nous avons à faire d'une part dans le désir, d'autre part dans l'angoisse. Nous y avons à faire dans l'angoisse antérieurement au moment où nous y avons à faire dans le désir.

Dans ISA, FREUD amenait cette idée que l'angoisse est « Angst vor etwas ». C’est ce que reprend LACAN en avançant que l'angoisse n'est pas sans objet, ce qui ne veut pas dire que l'on sache de quel objet il s'agit (réf au φ, il n'est pas sans l'avoir..) Or cet etwas devant qui l'angoisse opère comme signal, c'est quelque chose qui est, pour l'homme, de l'ordre de l'irréductible du réel. C'est en ce sens que l'angoisse est de tous les signaux celui qui ne trompe pas.

Nous savons que le petit a, irréductible, résiste à l'assimilation à la fonction du signifiant. Il symbolise dans la sphère du signifiant ce qui se présente comme perdu, comme ce qui se perd de la significantisation. Or, c'est justement cette perte comme telle qui vient constituer le sujet désirant et non plus le sujet de la jouissance, mais bien le sujet en tant que sur la voie de sa recherche, en tant qu'il jouit, ce n'est pas la recherche de sa jouissance, mais vouloir faire entrer cette jouissance au lieu de l'Autre, comme lieu du Sa.

C'est là, sur cette voie, que le sujet se précipite, s'anticipe comme désirant.

En deçà de sa réalisation, cette béance du désir à la jouissance, c'est là que se situe l'angoisse. Et c'est franchi l'angoisse, fondé sur le temps de l'angoisse que le désir se constitue.

Une question peut se poser à propos de l'Unheimlich, qui permettrait peut être de saisir un moment, ce moment de l'angoisse constitutif de tout désir. L'éphémère déchirement de l'image spéculaire provoquée par la chute du regard affronte le sujet à cette irréductibilité du réel qui est ici l'objet a, moment de suspension, de sidération, de jouissance (?) avant d'être réinscrit ou ressuporté par la chaîne signifiante. Avons-nous là un fugace témoignage de ce qu'il en serait du passage de la jouissance au désir ! [rappel de l’épisode du wagon et de Freud]

<h2 style="TEXT-INDENT: 1cm; MARGIN: 12pt 0cm 3pt">L’angoisse, un baromètre pour la direction de la cure
</h2>
Un affect comme l’angoisse nous offre peut-être un baromètre affectif dans la cure.

Nous le déduisons de l’enseignement de Freud. Ce baromètre se voit graduer entre deux pôles, celui du désir et celui de la jouissance.

La marque de l’imminence de l’objet cause de désir se traduit par de l’angoisse, qui est donc à situer sur le pôle du désir et elle protège le sujet de son exposition au Réel, source de jouissance, qui se manifeste par le Schreck. L’angoisse conserve sa dimension désirante tant qu’elle ne se prolonge pas dans ce que Freud appelle Angstentwicklung, le développement de l’angoisse, qui est sur le versant « pathologique » et sur le chemin du Schreck.

Un point repère est représenté par le moment Unheimlich, qui, de par la chute soudaine de l’objet a, confronte le sujet temporairement au pole de la jouissance, moment de Schreck, avant de rebasculer vers le pôle de l’angoisse, lorsque l’objet a, le regard, revient à sa place.

La systématisation de l’angoisse sur l’objet, déplace l’angoisse en Furcht, et protège d’une autre manière à l’exposition au Schreck.

Daniel Lemler

Janvier 2007

<br clear="all" />
<hr align="left" width="33%" />
[1] JRF

[2] DL

[3] Freymann J.-R., Les parures de l’oralité, Arcanes 1992.

[4] Freymann J.-R., Introduction à l’écoute,, Nouvelle édition, Arcanes Erès, 2002.

[5] Freymann J.-R., L’Amer amour, Collection hypothèses, éd. Arcanes Erès, 2002.

[6] Freymann J.-R. « Frères humains qui … », Essai sur la frérocité,, Arcanes Erès, 2003.

[7] Freymann J.-R., La naissance du désir, Acanes-Erès, 2005.

[8] Freymann J.-R., Eloge de la perte, Arcanes érès, 2006.